

LANGAGE, SYMBOLE, VÉRITÉ

J. BELIN-MILLERON (Paris)

La symbolique met en cause la vérité et le discours, au point de vue de la méthode et de l'interprétation.

Le symbole fait apparaître à côté d'une vérité de fait tenant à un élément naturel — terre, eau, métal, plante... — une vérité seconde résultant d'une interprétation de la vérité de fait par les religions, les théories du pouvoir ou l'opinion. Ainsi, la plante est symbolique de la fécondité féminine, de la sacralité du pouvoir, de la responsabilité pénale, des croyances...

Dans la symbolique, il n'est pas question de démonstration discursive, ni de preuve expérimentale, mais de convictions issues de traditions sacrées, par référence à un au-delà, à des archétypes, à un temps privilégié, générateur des énergies sacrées. Les exemples abondent en ethnologie, en histoire des religions, dans les conceptions cosmologiques, dans la psychologie. Nul doute qu'en contemplant l'aspect onirique de la pensée, la psychologie des profondeurs ne cherche le point de jonction de l'expérience et de l'interprétation et aussi le point de rupture entre le mot et le sens. Comme dans les sciences humaines, données, interprétation et schématisation — au sens que nous proposons de ce mot — forment un bloc¹, toute proposition est du type transmué : elle doit être traduite dans un langage approprié — notamment symbolique. Or, pour transmuier, il faut avoir mis en évidence les structures plurales et globales à la fois du réel. La structure plurale permet de choisir la traduction, la structure globale empêche que le choix n'oppose les parties au tout, le sens apparent au sens du sens ; la transmutation est donc une expression de la vérité d'interprétation². C'est dire qu'elle suppose un sens caché qui ne peut être atteint tant que le discours se déploie sur un plan unique.

¹ BELIN-MILLERON, *Les schémas pluralistes dans l'histoire des sciences anthropologiques*, XI^e Congrès int. d'Hist. des Sc., Varsovie, 1965.

² Cf. notre *Réforme de la connaissance*, t. II, Paris, Hermann.

L'interprétation devient possible si ce plan se dédouble : passé et futur, présent et temps originel, temps originel et temps promis, l'un des termes étant donné comme référence à l'autre ; le symbole fait jaillir du présent une tension entre sens positif et sens imaginaire. Mais la positivité ne résulte pas d'elle-même, si le sens de l'au-delà et de l'imaginaire ne la fait participer aux zones multiples de la connaissance. Pareillement, l'imaginaire n'est qu'imaginerie vaine s'il ne s'intègre pas dans la positivité. Ainsi, la vérité dite d'interprétation récapitule le travail accompli sur les concepts, et les symboles : c'est *l'ana-travail* de la réalité anthropologique.

Le symbole met en cause le logos avec ses deux pôles : *λόγος Θεού*, *λόγος ἀνθρώπου*, selon la théologie. La parole de l'homme n'est pas la Parole de Dieu. Comment le symbole va-t-il utiliser la parole des hommes, c'est la question qui nous retient seule ici.

On sait que la symbolique use d'un discours qui montrera dans le passé le temps originel : *illo tempore, ver illud erat...* Ou bien le logos se servira de la référence à la *mos majorum*, ou de façon elliptique à la tradition, à la patrie, au progrès, à la justice, au bien commun, au bien universel — autant de procédés pour traduire dans des concepts indéterminés la tension entre un passé et un avenir, un intérêt et un idéal, ou entre une situation profane et une situation sacrée. On retrouve le procédé, à toutes les époques, dans la psychologie sociale, dans les périodes de réforme des institutions et de la morale¹. On le relève également dans la pensée individuelle, lorsque le sujet voulant établir un lien entre lui et les choses et ne trouvant pas dans la positivité des sciences le sens complexe qu'il soupçonne dans le réel, cherche une formulation symbolique par la littérature ou les arts ; la chose, vidée de ses apparences, ne subsiste qu'à l'état de résidu primordial, d'images transfigurées : la barque de Delacroix, la montagne Sainte-Victoire de Cézanne deviennent symboles. Or, les symboles quels qu'ils soient ne font plus partie du langage commun, mais de celui de l'essentiel.

Parler de vérité pour les différents langages ne se conçoit que dans une herméneutique.

Celle-ci joue un rôle considérable. La crise intellectuelle et morale du monde contemporain en donnant à la contestation la forme de l'interprétation², multiplie les occasions d'arracher les masques dans les motivations. Chez Freud, l'analyse des rêves s'accompagne d'une formulation symbolique du désir ; chez Marx, l'aliénation fait apercevoir la symbolique interprétative de l'histoire. Parce qu'il transporte à la fois les masques aliénateurs et les concepts « vrais » dans une autre perspective,

¹ Cf. nos ouvrages : *Psychologie de l'ordre social*, Bruxelles, éd. de l'Institut de sociologie, et *La Science nouvelle et les mécanismes politiques*, Paris, Hermann.

² Au sens de P. RICŒUR, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Le Seuil.

le langage révèle son inadaptation ; la parole commune est superficielle, elle laisse au langage symbolique avec ses types, ses processus et ses chances le soin de « dire » au niveau humain.

Déchiffrer le symbole revient à suivre dans la transmutation *l'anatravail* de la pensée, dans l'individu et dans l'espèce, jusqu'à l'originel. Mal à l'aise dans l'univocité classique, elle postule le multiple, le mixte, le double sens, parfois l'ambigu ; elle dépasse la logique par des schémas pluridimensionnels, capables de reproduire les stades de l'interprétation, elle conduit à une sémantique¹. Le sens symbolique est réglé par la présence, à certains « carrefours » de cette pensée hétérodoxe, de blocs symboliques *intra-extra* — connectés en avant et en arrière — mettant en communication des tronçons de pensée ou des termes quelconques, à l'intérieur d'un même champ symbolique. Le langage symbolique découvre une réalité humaine bien plus complexe que celle que désignent les concepts du langage institutionnel ; il permet de retrouver les miettes de l'appréhension large du monde aux époques où les grands thèmes de la vie et des institutions s'inscrivaient dans un ensemble sacralisé. Alors que notre parole manie des unités et des éléments détachés des ensembles, les situations en question imposent un langage plural au moins double, le plus souvent à plusieurs dimensions dont l'ethnologie offre de nombreuses manifestations : le métal sorti du fourneau est bisexué dans la Chine ancienne² ; le totem identifié à l'homme : l'homme est chevreuille, la personne fait corps avec l'igname³ ; *Digitaria exilis* exprimant pour l'africain la genèse de l'univers, est aussi la maison, le temple, le bâton rituel dans les rapports cosmiques⁴ ; dans l'Inde, chaque divinité possédant une forme complémentaire de sa forme en d'autres dieux⁵ et la symbolique, substituant à l'unité les têtes et les bras de Prajapati et les faces de Brahma mises en correspondance avec les instants périphériques...⁶ Entre le sujet et l'objet la causalité symbolique intercale un matériel : pierre, plante, poisson, perle, eau, incorporant l'homme à l'ensemble cosmique⁷. Elle établit des identités là où notre logique voit des différences. Marquons ici la place de la symbolique chrétienne développant la parole divine dans le champ de l'histoire de Dieu et de la vérité eschatologique. Le prologue de l'Évangile de Jean

¹ Cf. notre théorie des « carrefours » appliquée aux expressions politiques d'ordre symbolique, résumée dans P. GUIRAUD, *La Sémantique*, Paris, P.U.F., pp. 81, 82, 102. Cf. aussi notre *Psychologie de l'ordre social*, préc. pp. 50-65 avec bibliographie.

² Cf. M. GRANET, *La civilisation chinoise*, Paris, 1929, p. 225.

³ Cf. LEENHARDT, *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanaisien*, p. 194.

⁴ M. GRIAULE, *Symbolisme d'un temple totémique soudanais*, Inst. ital. per il med. ed. Estr. Or., Roma, t. XIV., 1957, p. 43.

⁵ A. DANIELOU, *Le polythéisme hindou*, Paris, 1960, pp. 25-30.

⁶ P. MUS, *Le symbolisme à Ankor-Thom*, dans *C.R. Acad. Inscript.*, 1936, p. 57.

⁷ M. ELIADE, *Actualité de la mythologie*, dans *Critique*, 1950-43, p. 20 ss. Cf. notre art. *L'Expression bio-cosmologique de la plante, les mythes végétaux et la méthode en philo. des sc.*, dans *Arch. int. d'Hist. des Sc.*, 1954, p. 250 ss.

donne ses dimensions. L'Apocalypse est une langue de signes aux sens multiples. Le Logos a transmué les paroles et les signes ¹. Le symbole se sépare des processus génétiques et récapitulatifs notés plus haut. Mais le fait divin ne peut être tenu pour un composant, un facteur parmi d'autres dans l'appréciation du symbole, de la vérité et de la parole, car la place du fait divin n'est pas d'égalité, mais de paternité et de subordination de ce que nous appelons des facteurs. Le symbolisme ne bouche pas une case restée vide, il regroupe dans une vérité nouvelle l'ensemble que signifie le Verbe incarné. C'est en ce sens précis qu'on peut parler du symbolisme de la Vérité.

¹ SCHLIER, *Le temps de l'Eglise*, Paris, 1961, p. 270.